

QUESTIONS ET RÉPONSES

Notre ami Mawet (Belgique) nous communique, en nous demandant notre point de vue, une question qu'on lui pose comme une devinette :

Vous avez vingt élèves. Deux enfants arrivent avec un carabe et les autres ne s'y intéressent pas. Qu'allez-vous faire ?

Sous sa forme pédagogie nouvelle, une telle question est bien d'esprit ancienne école. L'auteur suppose qu'il y a — déjà ! — une scolastique de pédagogie nouvelle et que, en face de ce problème, on doit pouvoir fixer d'avance la réponse de l'instituteur et le comportement des enfants.

L'auteur n'a pas encore compris que notre pédagogie, bien que répondant aux besoins des enfants, n'est pas à la merci... d'un carabe. Un grand courant d'intérêts et de travail domine notre classe. Ce courant, nous le créons et l'entretenons par l'Imprimerie à l'École et le texte libre, par la correspondance interscolaire, par tout notre système complexe de plans de travail et de conférences.

L'arrivée du carabe ne doit pas obligatoirement dominer notre complexe. Il se peut, en effet, que la classe, accaparée par des travaux qui répondent à des besoins profonds, ne se passionne pas pour les bestioles. Quand nous allons à notre travail, est-ce que nous nous arrêtons pour cueillir les belles fleurs qui nous appellent au bord du chemin ? Que se passera-t-il alors ? Si les deux élèves sont incorporés dans une équipe qui les réclame, ils remiseront leur trésor dans une boîte qu'ils ouvriront... plus tard. Sinon, ils pourront, en équipe, examiner le carabe, le préparer pour le musée, rédiger un court compte rendu dont ils feront bénéficier les camarades.

Si la classe s'y intéresse, le carabe deviendra au même titre que d'autres sujets d'intérêts, un élément actif de notre travail.

Notre Ecole tend à redevenir le torrent de vie qu'elle n'aurait pas dû cesser d'être. Quand le filet d'eau s'en va, sans vigueur et sans force, la moindre brindille tombant en travers de son cours, l'arrête ou le dévie. Mais quand le courant est puissant, un tronc lui-même ne le gêne pas toujours : l'eau s'en sert de bélier contre les obstacles.

Ainsi seront utilisés les carabes dans notre école vivante.

*
**

Autre question de Mawet :

Avec nos techniques, les instituteurs travailleraient moins.

D'abord, est-ce là le but de l'École de faire travailler les instituteurs ? Et les meilleures méthodes seraient-elles celles qui épuisent le plus

les maîtres ? Ou bien veut-on dire que, avec nos méthodes, les instituteurs peuvent plus facilement tricher et voler l'argent qu'on leur donne.

Ce ne sont certainement pas des instituteurs qui se font cette illusion, car tout le monde sait comment les méthodes traditionnelles nécessitent une part importante de tape-à-l'œil, de mensonge, de cette besogne qu'on fait en sachant qu'elle ne profitera à personne. Comment travaillerait-on avec efficacité et ténacité lorsqu'on est dominé par le formalisme, la monotonie et le faible rendement d'une pratique qui plonge inévitablement dans la routine.

Et comment le travail ne serait-il pas meilleur dès que l'éducateur est pris, dans tout son être, par l'aspect nouveau de son sacerdoce ? C'est un peu comme si on comparait le travail du soldat à l'exercice et l'activité capricieuse et souriante du jardinier dans son royaume.

La seule chose exacte, c'est que les formes de contrôle traditionnelles ne sont plus valables pour les classes travaillant selon nos techniques. Il n'y a pas que nous qui devons moderniser nos méthodes : MM. les Inspecteurs seront bien obligés d'en faire autant et il serait bon que, sans plus tarder, en accord si possible avec les instituteurs, ils s'en préoccupent.

**

De Morien (Morbihan) :

Ne pensez-vous pas que, devant la masse des devoirs écrits par les élèves, l'instituteur ne doit pas se contenter d'écrire le titre au tableau, puis de faire voter. Oui, certes, tout à l'heure, il mettra au point le texte choisi, mais tout d'abord, au moment du choix, c'est-à-dire au moment le plus important de la journée, l'instituteur ne doit-il pas donner son opinion. Ne rien dire afin de laisser les enfants libres ? Cette liberté est illusoire car parfois ils ne jugent pas en connaissance de cause.

Je ne pense pas que l'instituteur doive avoir le droit de veto, mais il se doit, me semble-t-il, d'éclairer le choix des enfants, de leur faire comprendre leur responsabilité.

Non, je ne suis pas du tout de cet avis. J'ai toujours recommandé de laisser les enfants s'exprimer librement, car c'est le seul moyen pratique de savoir exactement ce que sentent, ce que désirent, ce que peuvent les enfants. Là nous prenons vraiment le pouls de notre classe et nous agissons et réagissons en conséquence.

Nous aurons le temps, lorsqu'ils se seront exprimés, de faire entendre notre voix, de donner nos conseils. Si vous voulez diriger cette expression, vous courez le grave risque suivant : c'est que le travail que vous ferez sur le sujet choisi ne réponde pas à l'intérêt majeur des enfants et que cela vous amène les désillusions que nous avons souvent signalées.

Attention ! vous glissez vers la scolastique et vous imitez tout simplement l'éducatrice habile qui, par une leçon bien conduite, intéresse, de l'extérieur, ses élèves au sujet qu'elle a choisi.

Nous avons découvert une voie royale : le véritable intérêt de l'enfant. Ne la perdons pas, pour des raisons scolastiques auxquelles nous devons et pouvons trouver d'autres solutions.

**

M. L..., classe de fin d'Etudes, milieu minier, a essayé la méthode Freinet : il a introduit dans sa classe le fichier de calcul ; il n'a obtenu aucun succès !

Il y a danger à choisir dans L'Éducateur ou dans la liste du matériel Freinet un instrument de travail comme on choisit un outil dans un catalogue du Bon Marché.

Neuf fois sur dix, celui qui essaye choisit le Fichier de Calcul (voudriez-vous voir au service des ventes) parce que c'est un moyen simple et qui ressemble fort aux méthodes traditionnelles (en apparence), il demande peu de dépenses, un minimum d'efforts personnels ; j'achète des fiches, je les mets dans des boîtes, je les pose sur la table et je dis aux élèves : « Travaillez ».

Cela n'a rien à voir avec la méthode Freinet ou avec l'Éducation Nouvelle. En lui-même, le F.C. n'est qu'un moyen d'acquisition du mécanisme des opérations et des problèmes. Appliqué dans l'esprit de l'école nouvelle, il ne diffère en rien d'exercices corrigés par le maître. Il n'acquiert sa valeur que si la liberté de travail préside dans la classe, si les enfants sont habitués à satisfaire leur curiosité, s'ils ont le sens du travail personnel ; et cet esprit, qui est sans doute le point le plus difficile à introduire dans les écoles traditionnelles, est en somme le but et le couronnement de la méthode Freinet.

Je comprends que ce collègue soit déçu : ses élèves, abrutis par les méthodes de traditions et la rude discipline de la région minière, n'ont rien pu retirer de cette innovation. Ils haïssent l'école, se méfient du maître, attendent leur quatorze ans pour avoir un peu de liberté. Cette liberté de travail qu'on leur offre ne leur dit rien qui vaille : quoi d'étonnant qu'avec de tels futurs citoyens, notre République ressemble si peu à une République ! — BOUTRY.

Il est certain qu'il ne faut pas attendre un progrès pédagogique décisif de l'introduction dans une classe des Fichiers auto-correctifs, si cette introduction n'est préparée et entretenue par une atmosphère créée grâce à d'autres outils de travail : Conférences, Fichier Scolaire Coopératif, Correspondance interscolaire, Impimerie à l'École.

**

De Barathon (Allier) :

Ancien stagiaire de Gap, je viens vous faire part d'une petite expérience que j'ai réalisée dans ma classe et qui a donné très rapidement de bons résultats. C'est votre théâtre d'enfants qui m'en a donné l'idée.

J'ai donc monté dans ma classe une petite scène très simple, un rideau, quelques panneaux recouverts de papier « tapisserie ». Cette scène est surélevée d'environ 70 cm.

Voici comment je m'en sers :

J'ai d'autre part rassemblé tous les livres de morceaux que j'ai pu trouver.

Après lecture et choix du texte journalier, pendant que l'élève copie son texte au tableau en vue d'une correction ultérieure, chaque enfant choisit une lecture (de préférence se rapportant au texte) et « monte » sur les planches pour la lire à ses camarades.

Les timides ont rapidement pris du culot. Et rapidement aussi, on arrive à lire avec expression. J'agis de la même façon pour les récitations. C'est une véritable joie pour les gosses, ils y prennent un grand intérêt et voudraient tous monter à la fois.

Ils lisent donc une « histoire » entière. Mais pour bien lire, il faut qu'ils l'aient déjà lue deux ou trois fois des yeux avant de monter.

Peut-être ai-je défoncé une porte ouverte ! Que pensez-vous de cela ? — R. BARATHON, Loriges par St-Pourcain-sur-Sioule (Allier).

Je pense que c'est excellent.

L'avantage de ces planches s'apparente à ceux, incontestables aussi, du guignol dont nous parlerons sous peu.

De M^{lle} Daugy-Bouvet (Jura) :

Sous le titre « Suffisance ou inconscience », vous donnez l'extrait d'une lettre d'institutrice... Pourquoi donc cette institutrice n'aurait-elle pas de bons résultats ? Pourquoi ses élèves seraient-ils plus sots que les vôtres ? Hors de chez vous, n'y a-t-il point de salut ?... Une méthode ne vaut que par ce que valent ceux qui s'en servent...

Avant l'emploi des machines agricoles, il y avait aussi des paysans qui, exceptionnellement, obtenaient de belles récoltes. Mais exceptionnellement, comme résultat d'un concours de circonstances particulières : qualité de la terre, intelligence du paysan, application, etc... Mais pour un de ces cas, il y en avait mille où les récoltes étaient défectueuses par rapport aux normes actuelles. Pour améliorer ces normes, nul besoin d'augmenter la valeur humaine du paysan mais seulement la valeur technique. S'il

sait conduire ses machines, il fera du meilleur travail qu'autrefois avec sa pauvre bêche.

De même en éducation. Nous ne nions pas l'importance de la valeur personnelle des éducateurs, mais nous disons que ces mêmes éducateurs qui, dans les circonstances actuelles, avec beaucoup de fatigue, ne produiront que du 8 %, peuvent, avec de meilleurs outils et des techniques plus efficaces, donner du 80 ou du 100 %. Il suffit qu'ils soient initiés à ces outils et à ces techniques.

Il est donc faux de nous objecter toujours : une méthode ne vaut...

L'objection n'est valable que pour les méthodes verbales qui attendent tout des éducateurs.

**

De la même :

Le maître est obligé de beaucoup travailler avec les élèves, plus peut-être que dans l'ancienne méthode... et le travail personnel de l'enfant peut être bien diminué.

Si l'on entend par travail personnel, les devoirs individuels de l'ancienne école, sans doute. Si nous parlons de travail personnel véritable, l'objection n'est pas même soutenable.

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Institut des Sciences de l'Éducation

V^{me} SEMAINE PÉDAGOGIQUE

Le succès remporté par les précédentes Semaines pédagogiques a démontré qu'elles répondaient à un besoin ressenti par tous les éducateurs.

L'Institut universitaire des Sciences de l'Éducation a cru bien faire en invitant les éducateurs à se rendre à nouveau à Genève du 15 au 20 juillet pour y réfléchir ensemble sur les tâches pédagogiques du moment actuel.

Cette Semaine pédagogique qui est en même temps un cours de perfectionnement pour le personnel enseignant, est placée sous le patronage du Département de l'Instruction publique de Genève. Elle comprendra des conférences publiques sur les problèmes éducatifs de l'heure présente, des causeries sur des sujets concrets en rapport avec les sciences de l'éducation, et des entretiens et échanges d'expériences sous la direction de spécialistes. Les participants à cette semaine auront l'occasion de visiter le Bureau International d'Éducation, l'Exposition Internationale de l'Instruction publique, etc... De plus amples renseignements peuvent être obtenus auprès de l'Institut universitaire des Sciences de l'Éducation, Palais Wilson, Genève.